

« Imaginez, vous êtes chez vous, dans le salon, juché sur l'accoudoir du fauteuil en velours, celui installé face à la fenêtre. Vos parents sont assis sur le canapé, s'adonnant chacun à son activité préférée, tricot pour l'une, lecture pour l'autre, à moins que ce ne soit l'inverse. Mais oui, voyons, nous sommes au xx^e siècle, les temps où les mères étaient réduites aux tâches domestiques, au silence et à la figuration sont révolus. N'est-ce pas ?

Mais revenons à votre famille moderne. Sans cesser de tourner pages et aiguilles, papa et maman lancent de rapides mais tendres coups d'œil à leurs enfants : à vous, là, assis sur le fauteuil, et à vos trois frères en pleine partie de *Qui est-ce*. De là où vous vous trouvez, avez-vous remarqué que sur les vingt-quatre cartes du plateau, cinq seulement représentent des filles ? Probablement que non, car il faudra attendre vingt ans pour qu'une petite fille écrive à la société Hasbro afin de lui faire part de son triste constat. Elle en recevra une réponse assez confuse sur laquelle nous ne nous étendrons pas. En attendant, vous observez vos frères s'amuser joyeusement quand vous ne contemplez pas le paysage à travers la fenêtre. D'abord les collines lointaines, la forêt, les ajoncs épineux et la tourbe spongieuse puis, comme

une caméra réduisant sa focale, le chemin qui s'enfonce dans les bois, le portail doré, le jardin verdoyant, les arbres majestueux, la terre fertile, et, de nouveau, le visage souriant, normal et rassurant de vos proches.

Cela pourrait être le début d'un roman *feel good* ou d'une saga familiale sur une descendance irlandaise, comme on en trouve dans tous les comtés, avec des enfants nombreux, mais polis et gentiment plaisantins, une mère au foyer accomplie et épanouie, un père fier d'avoir une épouse si parfaite, des scènes de joie, des problèmes, mais petits et sans conséquences fâcheuses, des Noël's mémorables, des discussions badines et des fous rires en famille dont vous aimeriez vous rappeler à l'heure de vos vieux jours.

Cela pourrait, mais votre mère vient de pousser un cri, et alors que son hurlement se perd dans la sibilance du vent, votre peau se hérisse à cet autre son que vos oreilles viennent de saisir. Un bruit qui... Un bruit qui n'est ni un gloussement folâtre de votre plus jeune frère ni un raclement de gorge de votre père. Non, ce son que votre mère a elle-même perçu, faisant naître en elle ce hurlement déchirant, est terrifiant, car totalement, effroyablement, inconnu.

Votre gorge s'assèche, les yeux de votre père s'enfoncent dans leurs orbites, et ceux de votre mère brillent d'une lueur étrange. Vos parents, pâles et muets, se lèvent et sortent de la maison. Vous suivez vos frères qui sont déjà dans le jardin. Vous refoulez votre peur. Si votre famille est dehors, c'est certainement pour une raison valable. Vos parents n'ont que de bonnes idées, et choisissent toujours ce qu'il y a de mieux pour vous, surtout votre père si vous commencez à y réfléchir. Mais vos

parents s'aiment et vous aiment, la preuve, vous existez, et de toute façon ce n'est ni le lieu ni le moment de s'interroger sur l'égalité homme-femme ou la domination patriarcale. D'autant plus qu'il vous serait impossible d'expliquer ces grands mots. Ils ne font tout simplement pas partie de votre vocabulaire et encore moins de celui de votre époque.

Un cri d'animal funeste vous rappelle que vous êtes dehors. Le froid vous saisit, vos yeux peinent à distinguer la direction que vous prenez, une nimbe de brume vient de tomber. Vous ne percevez que les silhouettes sombres de vos proches et vos pieds sur la terre boueuse. Les traces de pas de vos parents et de vos frères forment une ligne légèrement serpentine. Vous posez les vôtres dessus quand vous en remarquez d'autres. De minuscules empreintes de pas, de celles que laissent les jeunes enfants quand ils commencent tout juste à trotter. De petites traces humaines que vous suivez sans vous en rendre compte, d'un pas silencieux et d'un regard vide.

Un vautour passe et repasse au-dessus de votre tête, dessinant dans le ciel son message de vie et de mort. Vous êtes à présent à la lisière du bois où se perdent les petites marques de pas. Vous ne marchez plus. Vous attendez. Seules lueurs dans l'obscurité, les yeux jaunes de votre père et de vos frères qui soudain vous ont rejoint alors que vous pensiez vous en être éloigné. Puis un son atroce retentit, le même qui vous a fait tressaillir un peu plus tôt dans la maison. Cette fois-ci, vous parvenez à le nommer dans votre tête. C'est un gémissement, un râle, une plainte humaine. De plus en plus fort à mesure que le vautour hante le ciel et la terre de ses cris aigus. Du coin de l'œil, vous apercevez un mouvement dans les hautes herbes. Vous avez

à peine fait un pas qu'une vieille hermine vêtue d'un manteau noir à capuchon surgit devant vous avant de bifurquer et de se glisser à travers les fils barbelés de la clôture.

“Serait-ce la *banshee*?” vous demandez-vous alors que ce cri effrayant ne laisse aucun doute sur son identité.

On dit que c'est ainsi que la *banshee* annonce la mort.

Un autre gémissement à vous glacer le sang vient vous le confirmer. Vous faites un pas en arrière, les yeux toujours fixés sur la créature mi-femme, mi-animal et le sombre présage qu'elle porte sur ses épaules anguleuses. Vous butez contre un obstacle et tombez. Vous sentez d'abord la boue fraîche sous et sur vos mains, puis quelque chose de chaud et de doux, comme une... peau. Vous vous reculez brusquement, les genoux enfoncés dans la glaise, les yeux épouvantés par ce que vous voyez : votre grand frère étendu sans vie, puis votre cadet et, enfin, votre benjamin. Tous à terre, sans vie, tous portant dans leur cœur un long pic étincelant. Vous tentez de respirer dans toute cette horreur lorsque vous entendez quelqu'un s'approcher d'un pas chancelant ; vous reconnaissez les godillots de votre père, son pantalon, puis sa main épaisse, charpentée et... ensanglantée. Relevant brusquement la tête, vous voyez l'aiguille plantée dans sa poitrine. C'est l'aiguille à tricoter de votre mère, la plus fine, celle avec laquelle elle vous confectionne de minces écharpes à glisser sous vos pulls pour les hivers rigoureux. Il vous faudra encore quelques secondes pour comprendre que la main appuyant sur l'aiguille appartient à celle qui vous a donné la vie. Elle l'enfonce un peu plus profondément dans le thorax de son mari avant de la retirer violemment. Votre père s'écroule dans un dernier râle. Votre mère vous regarde le visage déformé par

l'horreur de ce qu'elle vient de faire et de ce qu'elle va faire, figée, prisonnière des ordres et de la cage invisible dans laquelle la *banshee* l'a enfermée. Elle s'apprête à vous dire quelque chose quand la vieille hermine glisse entre les fils de fer barbelés et s'élançe vers elle, sa disciple qu'elle a ensorcelée afin d'éliminer tous les dominants du monde. La *banshee* caresse la joue de votre mère d'un air satisfait en contemplant les corps masculins à terre. Puis sa bouche immonde s'ouvre dans une grimace édentée tandis que sa peau grisâtre se fissure le long de son visage asséché. Elle pousse son cri inhumain, lève un bras et vous pointe du doigt.

C'est votre tour.»

– Allez, Joe, au lit maintenant, dis-je en refermant le livre.

Pelotonné contre moi, mon petit frère releva le nez et me répondit d'une moue contrariée.

– C'est le grand départ demain, il faut dormir à présent. Je t'avais prévenu que ce soir on ne lirait qu'une seule histoire.

Je repoussai la couette et lui donnai de petits coups de pied pour le forcer à sortir de mon lit.

Il se leva d'un air vexé et traîna les pieds jusqu'à la porte. Puis, la main sur la poignée, il se retourna.

– Ne t'inquiète pas, le rassurai-je, on en lira plein d'autres là-bas, et des encore plus effrayantes.

Mon frère sortit et referma la porte sans rien dire. Je restai un moment les doigts sur l'interrupteur de ma lampe, les yeux rivés à ma grosse valise, incapable de savoir si la peur qui soudain me submergeait était liée à l'histoire que je venais de lire ou à ce qui nous attendait le lendemain.